

Une exposition de qualité

Pour celui qui se demande s'il vaut la peine de visiter et, pourquoi pas, revisiter, le Salon du Cercle Artistique à la Villa Vauban, la réponse est simplement oui. Même si le nombre des exposants n'a pas augmenté par rapport aux années précédentes, la qualité de leur travail semble meilleure, plus stable, plus cohérente.

Après avoir connu la force, le pathétique, l'implication dans la recherche du «vrai» dans la sculpture, voilà *Marie-Josée Kerschen* en train d'exploiter de nouvelles options en manipulant directement l'espace avec sept chaises joliment colorées, pendues «up side down» à l'entrée de la villa. Il n'y a aucun embrassement émotionnel, aucune pesanteur spirituelle. Tout se réduit à une bonne humeur arrogante, au luxe que l'artiste s'offre de ne plus se prendre au sérieux. La réaction est aussi simple que le travail: on l'adore ou on le déteste.

Ce qui n'est pas le cas ni pour *Soheila Knaff-Sanie*, *Tamara Kapp-Joël* ou *Jhemp Bastin*, ni pour *Rafael Springer*, *Claude Celli* ou *Isabelle Lutz* qui, chacun dans son domaine, se tasse dans le confort d'un travail répété, s'abîmant tout doucement dans la nostalgie de leurs propres gestes. Par contre, toujours dans le vilain et le disgracieux, *Nathalie Reuter* passe du dessin à la photographie marquant avec ce changement un passage vers une expression plus «épurée» de son (semble-t-il) mal nécessaire.

On remarque aussi, cette fois avec un réel intérêt, les photographies de *Pierre Wirion* qui répondent entièrement aux demandes de l'image. On sent la «griffe» de l'architecte dans la flexibilité avec laquelle il gère l'espace. Les propositions sont cohérentes, les allusions perçantes, le cadre suffisamment mobile et les couleurs suffisamment portées sur le thème pour faire du travail de Pierre Wirion le résultat d'une entreprise construite sur de «bonnes bases».

C'est au rez-de-chaussée de la Villa Vauban qu'on remarque, alors que très loin d'être remarquables, une «animation d'images de synthèse sur écran LCD» signée *Michel Mimran* et le «produit de référence 072003» de *Thierry Lutz*. Une paire



Pierre Wirion, «Where do we go?»

(Photo: Marc Wilwert)

de baskets usés, un maillot de sport pas très propre, une toile appartenant à Roland Schauls, un film vidéo réalisé dans l'atelier de l'artiste pendant qu'il travaille son «hommage à Joseph Kutter», le tout est la tentative malheureuse de s'approprier un concept fiable mais qui, avec tous les artifices auxquels *Thierry Lutz* fait recours pour s'expliquer, lui reste totalement étranger.

Toujours dans le domaine de la photographie, les «rencontres» - résultat d'une mission photographique effectuée cette année par *Marc Kalbusch* au Bénin et au Népal - surprennent, amusent, renvoient vers cet espace commun où montagnes et vaches, ciel gris, neige, eau froide et herbe mordue par le froid sont le décor d'une nature identifiée partout dans le monde.

Il y a encore sur les cimaises du Salon les toiles de *Frank Jones*, jolies mais un peu trop décoratives, de *Carine Kraus* qui se débarrasse des «anciennes habitudes» et teste avec plaisir de nouvelles textures dans des rythmes chromatiques originaux, et de *Geneviève Ley* avec un geste qui essaie de promouvoir la valeur plastique de ses thèmes mais qui, malgré une réflexion intéressante autour de l'expression du mouvement et de la violence, construit une peinture inférieure à son sujet.

Quant aux arabesques organiques de *Catherine Laurent*, elles ressemblent plus à des jeux enfan-

tins qu'à des oeuvres dignes de figurer dans un salon, alors que les productions de *Sylvie Karier*, *Paul Krack* et *Doris Sander* font une offre à l'égard de laquelle tous les efforts d'imagination du public n'y changeront rien. *Sonja Roef* s'amuse à des «tissages» de couleur qu'elle appelle ingénieusement «Comme je descendais les fleuves impassibles». Si l'on veut se mettre sous l'autorité de Rimbaud il faut avoir un minimum de pensée commune avec le poète.

Pour finir sur une note d'optimisme, *Barbara Wagner* et *Robert Viola* restent les mêmes présences rassurantes, classiques dans l'«écriture» de leur peinture d'une contemporanéité réservée. En revanche, éclatant, burlesque, carnavalesque, une des meilleures découvertes du Salon 2003, le «MM» de *Nathalie Zlatnik* est le clown-dandy du XXI^e siècle. Tragique et drôle, bouffe et fabuleux, l'homme *Zlatnik* est une identité esthétique qui vit au cœur du paradoxe moderne. Il est un équilibre délirant de couleur, il est une exacerbation kitsch et élégante des traits, il est l'expression de la vie marchande devant l'idéal et surtout la promesse d'une artiste parvenue à la maturité.

Mariana Wathélet

A la Villa Vauban jusqu'au 26 octobre.